Département de l'Orléans

LA COUPE.

Suite. Voir l'Étudiant, Tome II, page 180.

NOTE DE LA RÉDACTION. — Résumé de ce qui précède. Berthe héritière des seigneurs de Nageant ne pouvait s'expliquer la tristesse de son père, Henri de Nageant. D'autre part on parlait des apparitions du château. Un jour où plusieurs convives sont réunis, l'un d'eux demande à Henri de Nageant de raconter la légende des apparitions du château.

RÉCIT DE HENRI DE NAGEANT

« Il y a vingt ans ce soir, dans ce même château de Turinge, le vieux baron Guillaume, mon vénéré père, était assis auprès de l'âtre entre mon frère Jehan et moi. Il nous racontait les exploits fabuleux des Chrétiens devant Jérusalem, comment son père n'hésitant pas à quitter son épouse et son fils, quand il s'agissait de délivrer le tombeau du Sauveur, et comment aussi il était revenu chargé d'honneurs et de trophées. J'écoutais ardemment ces histoires, et bien que je n'eusse alors que quatorze ans je brûlais de pouvoir manier l'épée comme mes ancêtres. Mon frère Jehan, lui, était rêveur, sa principale occupation était l'étude. Il passait son temps avec le vieux chapelain du castel. Mon père avait fini son histoire, il nous regardait avec tendresse et exprimait des vœux pour notre future vaillance, quand un son de cor retentit du dehors. Harold vint bientôt nous dire que c'était l'écurier du comte de Raleigh, notre voisin, qui demandait aussitôt une audience. « Oui, dit mon père, abaissez le pont-levis, et laissez venir le messager de mon bon voisin de Raleigh. » Peu après un homme bardé de fer, souillé de boue et de sang, pénétra dans la chambre où nous étions, et après quelques paroles de bienveillance que lui adressa mon père, il nous fit connaître la cause de sa visite. Il nous dit que le château de son maître avait été attaqué par les troupes mercenaires, qui couraient le pays, et qu'après s'être vaillamment défendue, la garnison avait été entièrement taillée en pièces. Quand il vit les soldats barbares remplir le château, il courut à la chambre où était couchée la petite Mathilde, seul rejeton de Raleigh. Les femmes de charge affolées de terreur, s'étaient toutes enfuies, et la pauvre enfant, blottie dans un coin de la chambre, tremblait de crainte. Il l'emporta dans la cour du château, où il apprit que le comte Raleigh était mort en combattant vaillamment. Connaissant l'amitié de mon père pour son maître il vint nous porter son précieux fardeau, qu'il avait laissé au moment où il nous parlait, aux

soins des femmes de charge. Mon père lui dit qu'il considérerait depuis ce moment Mathilde comme son propre enfant, et il ajouta : « Ce brave Raleigh méritait une mort plus glorieuse, mais cependant il est mort comme doit mourir tout brave et loyal chevalier en défendant ses droits. »

Un an à peine s'était écoulé depuis le sac du château de Raleigh, quand le duc de Bretagne, voyageant dans notre pays, vint recevoir l'hospitalité au château de Turinge. Frappé de ma force et de ma brusquerie, il demanda à mon père la permission de m'emmener avec sa suite, disant qu'il me considérerait comme un fils, et qu'il ferait de moi le chevalier le plus accompli. Mon père, séduit par les illusions qu'il se formait pour l'avenir, consentit. Etourdi que j'étais, je me croyais le plus heureux mortel sur la terre ; le soir qui précéda mon départ, je ne dormis pas, je pensais aux joutes, aux tournois et aux combats. A peine un rayon de lumière eut-il pénétré dans ma chambre, que je m'habillai lestement, et j'attendis avec impatience le départ si désiré. Je me rappellerai toujours les adieux de mon père et de Jehan, c'est alors seulement que je vis combien ils m'aimaient tous deux, mais moi, insensible, j'avais hâte de quitter le vieux château de Turinge.

... Enfin j'étais en Bretagne ; j'avais des maîtres d'escrime, d'équitation, et de natation ; j'accompagnais souvent le prince à la chasse, et souvent il conversait familièrement avec moi. J'apprenais tout, tout excepté les principes de la religion. Le duc de Bretagne était très bon prince, mais aussi très mauvais catholique, car il regardait la religion comme une affaire de goût, et s'il n'en persécutait aucune, du moins il n'en pratiquait pas davantage. Je vivais ainsi depuis quatre ans, et j'étais devenu ce qu'on appelle un chevalier accompli. J'allais de fête en fête avec une espèce de routure, et comme j'étais le protégé du duc, personne ne me refusait l'entrée de son manoir, bien plus, on semblait vouloir m'y attirer. Un jour je rencontraï dans un château un ange, qui voulut partager avec moi les joies et les malheurs de la vie. Pourquoi faut-il que le bonheur nous fuie toujours ? Quand on croit le tenir il est loin de nous. Celle qui me faisait de la terre un paradis, mourut après deux ans, en me laissant pour rappeler son image, un enfant, c'était Berthe.

Un jour on vint me dire que le duc désirait me voir : « Mon fils, dit-il, quand je fus en sa présence, mon fils, là-bas dans le vieux château de Turinge, ton père est près de mourir, va comme un fils soumis recueillir son dernier soupir et ses derniers avis, va, souviens-toi